

L'homosexualité dans la chanson

Du bout des lèvres

Gilles Perron

Numéro 124, hiver 2001–2002

Littérature et homosexualité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2001). L'homosexualité dans la chanson : du bout des lèvres. *Québec français*, (124), 46–48.

L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA CHANSON

Du bout des lèvres

GILLES PERRON

La chanson québécoise, comme celle d'ailleurs, parle plus souvent d'amour que de tout autre sujet. Destinée au plus large public possible ou à un cercle plus restreint, scandée par des rappeurs ou poussée par des voix lyriques, sur des airs country-western ou bien rock, folk, jazz, la chanson est un lieu privilégié de l'expression amoureuse. Mais on parle ici, il faut le préciser dans le cadre de ce dossier, de l'amour qui se passe entre un homme et une femme, dans toutes ses variantes : des jeux de la séduction aux déchirements passionnés, du triangle amoureux à l'incontournable peine d'amour. Pourtant, ces débordements amoureux sont les mêmes pour tous les couples, sans égards à leur orientation sexuelle.

Faut-il se surprendre que l'amour homosexuel ne trouve que rarement place dans la chanson québécoise, même en ce début de millénaire où les conseillers politiques d'un Joe Clark croient à l'impact positif de sa présence à un défilé gai albertain ? La littérature a pourtant inscrit, depuis quelques décennies déjà, l'homosexualité au rang des possibles, avec les personnages de Michel Tremblay, mais aussi ceux de Pierre Samson, de Marie-Claire Blais, de Michel Marc Bouchard ou de bien d'autres auteurs qui ont contribué à faire tomber les tabous par le théâtre ou le roman. La télévision a aussi permis au public de s'attacher à des personnages d'homosexuels qui, heureusement, sortent parfois des caricatures habituelles pour donner l'attachant Bernie Lacasse (*Jamais deux sans toi*, 2^e version) ou le sympathique Jacques de *La vie, la vie*.

Il est donc acquis que l'homosexualité trouve sa place dans les fictions québécoises et, même dans l'expression de la marginalité ou de la différence, elle est reçue sans éclat ni scandale. Alors comment expliquer que les centaines de chansons enregistrées chaque année ne parlent pratiquement jamais d'une réalité désormais admise, voire banalisée ? On pourrait avancer un début d'explication en s'intéressant au mode de diffusion de la chanson, dont le succès commercial passe le plus souvent par le soutien de la radio. Les stations de radios, conservatrices, vivent dans un paradoxe qui les fait hésiter à diffuser certaines chansons (au langage ou au contenu « explicites ») alors qu'il n'y a aucune limite aux propos vulgaires ou haineux de certains de leurs ani-

mateurs (les André Arthur, Gilles Proulx et tous leurs clones). Quant au choix des artistes (encadrés, il est vrai, par des producteurs) de ne pas enregistrer de chansons abordant l'homosexualité, il peut être lié à la nécessité pour le chanteur ou la chanteuse de vivre avec les chansons sur la scène, soir après soir. Le public a souvent tendance à associer le propos du personnage principal d'une chanson, surtout s'il s'exprime au je, à l'interprète lui-même. Cet interprète aurait alors tendance à écrire, ou à se faire écrire, des chansons qui lui ressemblent, ou qui sont conformes à l'idée qu'il voudrait qu'on se fasse de lui, aussi bien pour mieux les porter sur scène que pour correspondre à cette image qu'il s'est fabriquée et qui se construit à travers son répertoire.

On trouve tout de même, en cherchant bien, quelques chansons où il est question d'homosexualité d'une manière non équivoque. Elles sont plutôt rares, car le plus souvent, c'est à mots couverts que le thème se devine et une telle interprétation pourrait la plupart du temps être facilement remise en question. Beaucoup de textes auront un narrateur non sexué (auquel on tend spontanément à accorder le sexe de l'interprète) qui parle d'un être aimé au sexe également indéterminé. Ces chansons « unisexes » pourraient permettre à tous de s'identifier à l'un ou l'autre des personnages, chacun y reconnaissant le type de sexualité qui lui convient.

Deux vieilles

S'il est une chanson du répertoire québécois qui pourrait servir de référence pour présenter la relation homosexuelle d'une manière positive, c'est bien la très belle chanson de Clémence DesRochers, « Deux vieilles ». Dans ce texte, la tendresse entre deux femmes est accentuée par la musique de Marc Larochelle qui exprime une grande sérénité, en accord avec le propos. Dès le refrain, en ouverture de la chanson, la narratrice parle de deux vieilles qu'elle voit souvent passer, « qui marchent en se tenant le bras », et du plaisir manifeste qu'elles ont à être ensemble, qui vient atténuer sa peur de vieillir. Jusque-là, on conviendra que ce pourrait être une amitié solide, ou deux sœurs qui s'entendent à merveille. Il faut dire qu'il est courant et peu « suspect » de voir deux femmes qui se donnent le bras, alors qu'un même com-

portement chez deux hommes, au Québec, donnerait immédiatement à penser qu'il y a là plus qu'un geste d'amitié.

Le premier couplet de la chanson nous conduit, cependant, dans une direction où les voies d'interprétation ne sont pas multiples. La narratrice, incluant son interlocutrice dans le propos, nous éclaire sur la nature de leur relation : « C'est la chanson que je nous chante/ Serons-nous deux vieilles amantes ». Ces deux vers apparaîtront également en ouverture du second couplet, produisant un effet d'insistance où la qualité d'amantes des deux femmes est placée à l'avant-plan. C'est à ce titre qu'elles regardent leur avenir dans le passage des deux vieilles. Le premier couplet confirme d'ailleurs l'idée que nous avons affaire à un couple qui envisage sa relation dans la durée : « Resterons-nous tendres complices/ De mes manies, de tes caprices/ Dans le secret d'une maison ». C'est un amour durable qui est envisagé, et qui est décrit exactement comme s'il s'agissait d'une relation hétérosexuelle, avec le même rêve d'éternité que l'on trouve dans les romances contemporaines : « Les gens diront : Voyez les vieilles/ Qui sont ensemble depuis toujours/ Et qui mourront le même jour ». Encore une fois, la répétition de ces vers dans un dernier moment où couplet et refrain se rejoignent marque l'importance de la simultanéité dans le projet de durée. La chanson se termine par une euphémisation du dernier vers cité, celui-ci devenant : « Qui partiront le même jour ». L'euphémisme contenu dans le verbe partir, en même temps que son pluriel, confirme que cette simple histoire, portrait d'amoureuses complémentaires (« Tu cherches l'ombre, moi le soleil »), est celle d'un couple normal, commun, dont le bonheur est celui auquel aspire n'importe quel couple.

Lomer

Il en va autrement avec « Lomer », un texte de Richard Desjardins enregistré sur son dernier disque (*Boom Boom*). Desjardins nous y renvoie plutôt au drame vécu par un couple d'homosexuels masculins qui se heurtent à l'incompréhension et dont l'avenir est inexistant. L'auteur a choisi de situer son histoire vers la fin du Moyen Âge, alors que le narrateur apprend de Lomer que « la Terre est ronde/ Comme on le croit en Portugal ». Les personnages vivent donc à plusieurs siècles du nôtre, et le langage employé par Desjardins, grand amateur de François Villon, adopte des tournures qui les situent d'emblée dans une époque lointaine. Il est dès lors facile de se dire, devant la présentation de cet amour interdit, que c'est ainsi que cela se passait *autrefois*. En même temps, cette distanciation créée par le langage et l'époque où vivent les personnages peut permettre à l'auditeur qui ne serait pas à l'aise avec le sujet d'y entrer sans réserve, puisque cela se passe en d'autres lieux, en des temps plus barbares : la mise à mort des amants ne pourra alors faire autrement que choquer le lecteur/auditeur. Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans cette

chanson de vingt couplets : le drame du narrateur survient à mi-chemin du texte, alors qu'il annonce avoir « traversé le pont qui mène/ de l'amitié à l'amour ». Lui qui, adolescent, avait été ému par les « amoureuses lisses », qui s'était glissé « dans leurs cavernes de satin », découvre avec Lomer un autre plaisir qui ne lui semble pas moins légitime que celui de ses premiers ébats amoureux. Mais il sait que tous n'en pensent pas autant : « J'ai consenti. Oui, j'ai enfreint/ Les lois du Deutéronome/ et celles de saint Augustin/ Je fus allé aimer un homme ». S'aimant sans se cacher, les deux amants sont rapidement découverts : Lomer est lapidé sur place, alors que le narrateur annonce, dès les premiers vers de la chanson, que le lendemain, à l'aube, il sera « dans les vastes noirceurs/ d'où personne n'est revenu ».



JEAN DALLAIRE, 1957.

Le contraste avec la chanson de Clémence saute aux yeux. Celle-ci nous montre une relation de couple où le jugement de tiers n'intervient pas, où la tendresse entre femmes est un comportement naturel. Desjardins, pour sa part, illustre plutôt l'intolérance et le refus de la différence. Il nous confronte, avec le malheur du narrateur et de Lomer, à notre propre perception du couple homosexuel. Leur mésaventure médiévale ne nous semble plus si lointaine quand on sait que nombreux sont les jeunes garçons qui se suicident à cause d'une incapacité à vivre avec la découverte de leur homosexualité.

Resterons-nous tendres complices/ De mes manies, de tes caprices/ Dans le secret d'une maison

Deux vieilles, Clémence DesRochers

Et quelques autres ?

Ce que les deux chansons précédentes peuvent aussi illustrer, c'est que l'homosexualité féminine serait moins dérangeante, à la fois parce que les gestes de tendresse sont plus facilement admis chez les femmes, et aussi parce qu'en général elles sont plus discrètes que les hommes, chez qui le modèle qui occupe le plus d'espace est le travesti, ou la grande folle, manifestations plus exubérantes de l'homosexualité masculine. C'est ce modèle qui fournit le plus de personnages à nos fictions télévisuelles : la caricature (comme Jean-Lou, dans *La petite vie*) est tentante dans le monde de l'image. C'est aussi à traits grossis qu'une chanson comme « Le ramoneur » de Plume Latraverse présente une histoire de triangle amoureux entre trois hommes : René (avec deux accents !) « aimait le chum de son voisin [...] lequel se prénomait Gaby/ une dinde d'la pire catégorie ». Et Plume ensuite de jouer sur le masculin et le féminin, en alternance, pour parler de Gaby, élément « féminin » de ce classique triangle. On trouvait aussi déjà, chez un Plume plus ancien, la crainte de se tromper sur l'identité sexuelle, exprimée par le personnage de « Calvaire » : « Tu rencontres une belle brunette/ Tu t'rends compte que c't'une tapette/ Quel calvaire ». Avec plus de curiosité, Jim Corcoran s'intéresse aussi au phénomène du travestissement dans son tout récent disque, *Entre tout et moi*. Il y raconte l'histoire de « Madame Poupart », qui « était beau avant d'être

belle », qui « épilait l'erreur/ rasait tout c'qui l'inquiétait ». Jusqu'à Jean-Pierre Ferland qui, protégé par sa réputation d'homme à femmes, chante sur *L'amour c'est d'l'ouvrage* : « Que les femmes me pardonnent/ Si aujourd'hui j'aime un homme/ Si j'ai un homme dans ma vie » (« J'aime un homme »). Cette dernière chanson, malgré les apparences, ne parle pas de l'amour au masculin, mais simplement d'un homme qui a enfin décidé de s'aimer.

Il y a, enfin, toutes ces chansons, les plus nombreuses, où survient un vers qui peut laisser croire à la possibilité d'un discours amoureux homosexuel, mais dont la lecture reste le plus souvent personnelle, basée sur un désir de l'auditeur de se reconnaître dans la chanson ou parfois, simplement, sur la connaissance que l'on croit avoir de l'auteur ou de l'interprète de la chanson. Ainsi, chez Clémence encore, on peut se demander qui est cette femme évoquée par la narratrice s'adressant aux spectatrices de « Galeries d'Anjou » : « Vous m'faites penser à une femme/ Que j'ai aimée par-dessus tout ». Ce pourrait être sa mère (Clémence a souvent inscrit son père et sa mère dans des chansons) ; mais ce pourrait aussi être une amante. Et lorsque Geneviève Paris chante qu'il y a « un certain charme qui entoure/ Les amours qui se cachent » (« Je brûle »), on peut penser à toutes sortes d'amours interdites, y compris les relations homosexuelles que beaucoup hésitent encore à vivre au grand jour.

DÉCOUVRIR

LA REVUE DE LA RECHERCHE

Au-delà des apparences,

la science.

Le magazine de vulgarisation scientifique DÉCOUVRIR vous informe des recherches effectuées chez nous et vous fait réfléchir sur les enjeux politiques, économiques, sociaux et culturels de la science et de la technologie.

Découvrir-Acfas :
(514) 849-0045
decouvrir@acfas.ca
www.acfas.ca/decouvrir

COTISATION DE MEMBRE DE L'ACFAS INCLUSE

NOUVELLE ADHÉSION RENOUVELLEMENT CHANGEMENT, CORRECTION

NOM PRÉNOM MME M.

ÉTABLISSEMENT/ENTREPRISE DÉPARTEMENT/DIVISION

ADRESSE AU TRAVAIL À DOMICILE RUE VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE AU TRAVAIL À DOMICILE ADRESSE ÉLECTRONIQUE

DOMAINE D'ACTIVITÉ (DISCIPLINE ET SPÉCIALISATION)

COTISATION-ABONNEMENT 1 an 2 ans (toutes taxes incluses)

RÉGULIER 48\$ 85\$ / ÉTUDIANT 27\$ 48\$

INSTITUTION ET HORS CANADA 95\$ 170\$

PAIEMENT VISA MASTER CARD AMERICAN EXPRESS DATE D'EXP.

CHÈQUE OU MANDAT-POSTE (À L'ORDRE DE L'ACFAS) COMPTANT

NUMÉRO | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |